



Liberté, nom féminin ?

Sortir du manichéisme. Des roses et du chocolat, de Martine Storti, Michel de Maule, 146 p., 17 €.

Ancienne journaliste à *Libération*, militante féministe, Martine Storti se souvient des discussions dont le courrier des lecteurs se faisait l'écho quand, en 1977, elle soutenait ces femmes noires dénonçant les mutilations génitales féminines, l'excision et l'infibulation. Au nom de quoi osait-elle juger d'autres cultures, objectait-on, au risque de céder à une forme d'impérialisme occidental et néocolonial ?

Sa réponse, elle la redonne dans *Sortir du manichéisme*, son nouvel essai : « *Au nom de quoi ? Mais au nom de la maîtrise de leur corps par les femmes, maîtrise qui n'est pas inhérente à l'Occident et qu'il a fallu conquérir. Et qui peut être conquise par d'autres femmes, par-delà les origines et les cultures.* »

En un sens, tout le propos de ce livre vif tient dans ces mots qui éclairent son combat sur deux fronts : d'un côté, contre ceux qui, au prisme d'une certaine vision « *post-coloniale* », fustigent un Occident supposé par essence raciste et colonialiste pour mieux justifier des formes d'assujettissement subies par tant de femmes au nom de la religion ; de l'autre côté, contre ceux qui, au nom de la défense de l'identité française, font comme si l'Occident était par nature le merveilleux foyer de la liberté féminine. Or, qui ne voit pas que ces deux positions caricaturales, secrètement solidaires dans leur opposition, s'ingénient à monopoliser le débat public ?

Multiplés confusions

Quand, en 2009, Nicolas Sarkozy voulut inclure l'égalité hommes-femmes dans l' « *identité nationale* », les féministes n'avaient pas de quoi se réjouir. Car, au lieu de voir l'émancipation des femmes comme un long et difficile combat inachevé, cette approche revenait à en faire un « *donné* » national, explique Martine Storti. De même, quand des intellectuels influents, comme Alain Finkielkraut et ses proches, exaltent une civilisation française de la « *galanterie* » qui aurait fait toute leur place aux femmes, ils entretiennent, montre justement Storti, de multiples confusions.

Tout d'abord, faut-il rappeler que la France, qui conféra si tard le droit de vote aux femmes (1944), a été moins favorable à l'émancipation féminine que d'autres pays ? Ensuite, la faute philosophique consiste à figer dans une « *identité* » française – dont on précise en outre, de plus en plus, qu'elle est catholique – un combat devant être mené partout, car universellement valide : celui de la liberté des femmes. Or, si l'égalité hommes-femmes est l'essence de « *notre* » civilisation française, que répondra-t-on à ceux qui voudront assujettir les femmes chez eux au nom de « *leur* » civilisation ?

Le démon de l'identité

Ainsi, bien des intellectuels français conservateurs, qui s'auto-érigent en piliers de la République laïque, manifestent-ils une étrange propension au communautarisme et au relativisme. On peut même se demander si la cause qui leur importe le plus est celle de la liberté de toutes les femmes ou plutôt celle d'une nation française qu'ils jugent assaillie par l'immigration. Pour autant, Martine Storti ne montre pas davantage de complaisance envers ceux qui, tels les Indigènes de la République, tendent à faire du féminisme « *un produit importé, occidental, colonialiste* ».

Partout, le démon de l'identité ronge notre démocratie, sur fond de nostalgie du bon vieux temps, patriarcal et traditionnel. Ainsi, déplore Storti, des essayistes conservateurs en vogue – Jean-Claude Michéa, Eric Zemmour et tant d'autres – ne cessent de dénigrer, au nom du vrai « *peuple* » qu'ils prétendent connaître, les

www.lemonde.fr
Pays : France
Dynamisme : 294



[Visualiser l'article](#)

revendications féministes comme « *sociétales* » et « *libérales* ». Ces offensives réactionnaires occultent là encore l'essentiel : le caractère universel de la bataille pour l'émancipation des femmes.